

NEOS

I

Avant que le souffle ne remplisse la fenêtre
Je regarde les lignes du temps
Les portes cardinales et les pôles insatiables

Plus de pierres rondes ni de papiers jaunis
Les paroles sont brûlées sans un mot ni un cri
Une charte s'efface dans l'inclémence

Je laisse au temps de recueillir
Entre nos mains des perles marines
Des broderies de soie et de corail

Le pèlerin découvre une autre route
Déployée jusqu'aux aubes inédites
Voilée jadis par l'ombre et la lumière

J'insiste pour que la joie dure le temps
De passer à travers les grands champs
Qu'ont piétinés des chevaux blancs

II

Les cerisiers ploient sous une pluie de fleurs
Gouttes opales et roses comme des brises
Accrochées aux instants des terres fertiles

Je ne l'ai jamais dit mais j'avais peur
Qu'une étoile déchire le vêtement neuf
Que je venais d'enfiler après nos morts

La nuit balaie ses déchets devant les portes
Des ténèbres de poussière et de sang
Commencement de la fin des temps

Je rappelle aux heures de la journée
Les plaintes que des âmes exaspérées crient
Dans la fournaise de mille feux vivaces

À la veille de prendre le large
De voyager par-delà les caps du Finistère
Les flammes convoquent et veillent

III

Nous sommes des peuples de soifs
Avec des stigmates sur la chair de l'axe
Que seul le désir d'absolu cicatrise

Nous aussi nous faisons ascension
Avec une vie faite un testament à la main
Le regard cherche l'horizon et se tait

Passe de main en main un charbon de feu
Un incendie qui charpente les maisons
Donne raison à la table et au pain

J'aimerais seulement éveiller les laves
De Patmos et les torrents de l'Apocalypse
Quel ange me conduira jusque là ?

L'adoration nous soulève et nous ouvre
Comme des bourgeons et des parfums neufs
Un chant qui écoute et s'initie au ton

IV

Flottent entre les parfums du printemps
Des houles de mémoire où les souvenirs
Ressemblent à des étendards gonflés

Sur les toiles rudes j'aperçois un clair de lune
Des gouttes de soleil une bourrasque d'étoiles
Un mariage de lumières et de scintillements

Les processions de mai s'ébranlent sur les sentes
Marchent en tête des enfants avec des clochettes
Qui annoncent les haltes et les départs

Plus d'ombre dans l'Éden car les arbres fauchés
Par une violence cruelle jonchent le sol
Comme des soldats qui se sont entre-tués

Il y a un ver dans la racine de l'origine
Une conquête facile une chute implacable
Des remords qui ne pourrissent jamais

V

Entre des corps humbles la vie demeure chaude
Enfant source enfin au monde
Pas légers du pâtre et de l'espérance

Avoir mal sur la voie au souffle et au sang
Tenir au nid par une ficelle de lin
Rien ne survit sans être tirillé

En un instant la douleur réapparue
Couche les corps comme des mâts blessés
Des vagues qui se brisent dans la furie

De tous les côtés les voix intérieures
Frappent à la porte et demandent audience
Après des mois de silence et de neige

Je ne quitterai plus le pavillon d'été
Les oiseaux y volent avec leurs ailes
Couvertes de continents et d'horizons

VI

J'attends que les étincelles du néant s'éteignent
Pour montrer la clarté de mon âme
La grotte dépouillée de mon cœur

Depuis longtemps la nuit s'est désemplie
De son illusion et de sa cécité
Je veille à la lampe de l'Être tant aimé

Je n'ose plus quitter l'abri quand il pleut
J'écoute les tintements des gouttes d'eau
Sur la toiture et les feuilles des taillis

Là je n'ai rien d'autre à songer
Que la vision d'un visage caché
Par les vapeurs des terres humides

Il est terrible de manger ses mots
De vivre d'un pain au goût de délaissement
De mettre la table pour des absents

VII

Je voudrais croire à tant d'aveux
Mais je vois leurs bouches de fer
Qui mordent les mailles de la confiance

Il y a une béatitude innommable
Un feu qui accueille les fagots et les consume
Dans des tourbillons de flammèches

Je la vois de partout même d'ici
Le lieu est plus humble que l'existence
Naître mourir aimer tout est là

Reçois l'âme que tu déposes en moi
Que j'éprouve dans l'étonnement
Qui ne m'a jamais appartenu

J'aime le vent qui s'en va jusqu'au bout
Semblable à la mer vers la mer
J'aime le souffle qui respire en toi

VIII

Je veux que l'orage envahisse
La plaine et trace dans les champs inondés
Une phrase torrentielle un point ultime

Se tient au mitan des fleuves
Une barque que fuient les fantômes de jute
Que cherchent les naufragés

Sur tant de matins les marées assiègent
Les quais fragiles et les départs incertains
Le jour n'est pas commencé qu'il finit

Quand je suis seul devant toi
Je n'obscurcis plus le Rien
Déjà brûlé à chaque fois par l'Être

Au milieu de la voie royale
Comme un charriot chargé de trésors
Ah ! Le très pur Amour de toi

IX

Sur mes lèvres je n'ai d'autre prière
Que la tienne immuable et souveraine
Murmure abîmé de la fin aux origines

Parle-moi ou tais-moi je resterai
Entièrement fidèle à l'inconnu
Ce commencement de l'indicible

Je suis là prêt à l'épiphanie
Racine et route vers le foyer générateur
Âme envoyée et éprise par l'Absolu

J'aime l'énigme de ta volonté
Les visages cachés de ton Amour
La source ardente de ton abandon

Maintenant ton invocation ravit
Les premiers et derniers syllabaires
Citadelle et oasis de mon pèlerinage

X

Invocations

Ô très saint Amour Feu des feux
Toi l'intérieur du sanctuaire
J'aime ta lumière et ton chant

Que ton don soit mon exaucement
Braises attisées et ointes
Flamme qui demeure et consume

Habite l'élan de mon cœur
Ta création est ma maison
Ton royaume mon monde

Quand tu passes comble-moi
De présence et d'héritage
Un lieu-dit et un pied-à-terre

Je demande la beauté et l'outil
La grâce livrée entre mes mains
Pierre d'angle et voûte de joie.

Gilles Bourdeau
Pentecôte, le 19 mai 2013